

Deux opinions romandes

Autor(en): **Bise, P.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **15 (1914-1915)**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-750317>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

DEUX OPINIONS ROMANDES

Lorsque notre poète national Spitteler, l'auteur du *Printemps olympien*, eut prononcé sa conférence sur notre „Point de vue suisse“, à Zurich, une vague d'enthousiasme souleva toute la Suisse romande. Contrairement à ce qu'elle s'était imaginé jusque là, ses frères de la Suisse allemande savaient aussi démêler équitablement les parts de responsabilité dans cette horrible guerre et flétrir comme il est juste l'attentat contre la Belgique neutre et loyale. Un tel essai, couronné d'un succès aussi éclatant, incita la *Nouvelle Société helvétique* à le renouveler. Ce devait être, cette fois, un welsche qui assurerait ses compatriotes de langue allemande de la franche et profonde amitié qui doit nous unir indéfectiblement, quoi qu'il arrive. La mise au point de M. Seippel, dans sa conférence de Bâle, a obtenu le résultat qu'on en attendait. Nous sommes dorénavant au clair, les uns et les autres, sur les sentiments qui nous animent vis-à-vis des belligérants.

Si je rappelle aujourd'hui l'exposé de M. Seippel, c'est pour montrer combien il est plus raisonnable, de notre part, de reconnaître les qualités du peuple allemand, si l'on veut se permettre de réprover le crime que ses chefs militaires ont perpétré dès le début de la guerre.

Il vient de paraître, en effet, à ce propos, une brochure dont l'auteur est suisse romand, et qui revêt aussi un certain caractère représentatif. Il s'agit du 11^e *Cahier Vaudois*, intitulé: *Culture française et culture allemande*, et dans lequel M. Louis Dumur s'applique à démontrer que les Français ont à leur actif trois cultures successives, trois périodes d'expression originale de l'activité intellectuelle dans tous les domaines, tandis que les Allemands n'ont jamais rien produit, rien offert à l'humanité qui ne soit copié, frelaté, pillé dans le trésor intellectuel de leurs voisins.

Je crois qu'il n'est guère malaisé de prouver que la „douce France“ est bien le pays du monde où l'esprit de finesse, la lucidité cérébrale, la pureté visuelle des artistes se sont affirmés avec le plus de splendeur. Preuve en est cette fécondité, qui fait surgir les cultures les unes des autres, toujours renouvelées, comme le fulgurant phénix de la fable. Aucune léthargie, aucun point obscur dans cette suite ininterrompue de merveilles.¹⁾

¹⁾ D'excellents historiens français ne sont pas de cet avis. *La réd.*

Il me semble que, sur ce point, nous sommes tous d'accord. C'est plutôt lorsque M. Dumur s'applique à contester toute faculté de création esthétique à l'âme allemande que nous trouvons son jugement arbitraire et quelque peu superficiel.

M. Dumur confond, ce me semble, la culture avec le degré d'originalité. Or, toute langue vivante, expression d'une mentalité collective, est destinée à exprimer un certain héritage intellectuel. Il ne peut y avoir de langues sans *cultures*, indépendamment de l'originalité plus ou moins forte des penseurs nationaux. Il y a une culture française, émanant de la tournure intellectuelle gauloise, et il y a malgré tout — c'est absurde de le contester — une culture allemande dérivant de la tournure d'esprit germanique.

M. Dumur assigne comme caractère distinctif et essentiel à la culture, le fait d'être originale, de créer une façon de sentir et de penser neuve et particulière. En possession de ce principe, il découvre trois phases de culture dans l'évolution française, tandis qu'il ne voit que de misérables plagiats dans toute l'histoire intellectuelle de l'Allemagne. Et il fait le raisonnement suivant : Rabelais, Montaigne, Corneille, Racine ont beaucoup emprunté à la culture grecque, mais leur manière d'exprimer les sentiments est bien neuve et revêt un caractère propre, jusqu'alors inconnu. Et nous sommes parfaitement d'accord.

Mais un peu plus loin, sans oser refuser une certaine originalité à Goethe et à Kant, il croit pouvoir conclure qu'ils ne sont pas les facteurs d'une culture proprement dite, car Marguerite et Dorothée et toutes les figures goethiennes sont des reproductions plus ou moins falsifiées des immortelles héroïnes émanées du cerveau de Rousseau, et Kant n'est, dans une certaine mesure, qu'une simple doublure de son illustre prédécesseur Descartes.

Je crois, pour mon compte, que les rapports de dépendance de Goethe et de Kant vis-à-vis de leurs prédécesseurs et voisins d'Outre-Rhin n'impliquent pas plus une déchéance intellectuelle que ceux qui relient, à travers les siècles, Montaigne et Racine à l'antique culture hellénique.

Tous, tant que nous sommes, et tant que nous bénéficions de l'effort accompli avant nous, nous sommes fatalement condamnés à reproduire, à imiter dans une certaine mesure, à participer à l'héritage intellectuel légué par les générations qui nous

ont précédés. Nous faisons de ce patrimoine un usage plus ou moins restreint, selon notre degré d'originalité et d'inspiration. Nous imiterons avec finesse, avec adresse et avec éclat et nous transformerons avec grâce le patrimoine de nos ancêtres, si nous sommes nés sur le sol clément et lumineux de France. Nous imiterons avec force, avec méthode et sans éclairs, si nous descendons de la rude et vigoureuse race germanique. Nous imiterons avec élégance ou nous imiterons avec effort, mais il est incontestable que nous ne pourrions pas ne pas imiter.

M. Dumur n'a pas compris ou a voulu contourner cette vérité inéluctable. Il a dit: Les Français imitent, mais ils imitent si bien et d'une manière si originale que leur imitation est proprement une création; les Allemands, par contre, ne peuvent qu'imiter et ce qu'ils ont par hasard produit qui représente quelque valeur d'art ou d'humanité est en étroite dépendance avec un modèle étranger; leur manière d'imiter comporte purement le sens servile que nous assignons à cette expression. Cette manière d'argumentation me semble singulièrement dénuée de base logique et aussi étrangement superficielle. La vérité est là, incontestable: c'est qu'il y a certainement une culture germanique, jeune encore, comme il y a trois cultures françaises. Ces différentes cultures participent intimement du caractère propre et de la mentalité des races, caractère que nous avons défini, caractère inventif ou d'adaptation, spontané ou laborieux, lucide et resplendissant ou méditatif et serré. Mais toutes sont des cultures, des façons de sentir particulières, des manières de transformer la substance intellectuelle léguée par les générations antérieures. Les deux sont nécessaires, au demeurant, à la marche en avant de l'humanité. Il nous faut des génies éclatants et rapides, qui découvrent l'essence et le principe des choses et d'autres génies puissants, qui adaptent ces trouvailles merveilleuses à la mesure de nos facultés. Chacun fait par là œuvre humaine et chacun mérite à juste titre le tribut de notre admiration et de notre reconnaissance.

Encore un point faible dans l'argumentation de M. Dumur. Traitant d'abord de la culture gauloise, il développe longuement l'histoire de l'évolution intellectuelle en France. Passant ensuite à l'Allemagne, au lieu de suivre une méthode analogue, il prend vigoureusement à parti deux ou trois génies, à son avis incontes-

tables, et s'acharne à démontrer ou qu'ils sont, en réalité, de sang extra-germanique, ou que ce ne sont, tout compte fait, que de serviles imitateurs. Cela uniquement par voie d'affirmation et de dénégation. Or, j'ai l'impression très nette que M. Dumur n'est pas arrivé à prouver que Goethe ou Kant soient plus tributaires de Rousseau et Descartes que les classiques français ne sont tributaires de l'antiquité.

D'autre part, quel illogisme de vouloir supprimer telle ou telle perle du diadème de la culture germanique, sous prétexte qu'elle est d'importation danoise ou hollandaise et de porter aux nues, en faveur de la culture française, le vieux Rousseau, citoyen de Genève, dont la figure helvétique domine en quelque sorte toute la brochure. Pourquoi, aussi, éliminer Leibnitz de la liste des génies allemands, parce qu'il a pensé et écrit en français ses principaux ouvrages et, quelques lignes après, se prévaloir de l'opinion francophile de Nietzsche, lequel, à ma connaissance, est un authentique penseur et écrivain allemand ?

Tout cela donne l'impression que M. Dumur n'a pas entrepris de chercher objectivement, mais qu'il a voulu démontrer a priori, d'autant plus — et c'est là ma plus grande chicane — qu'il passe comme chat sur braise sur l'inouïe solidité de la métaphysique allemande. Il doit pourtant avouer que malgré qu'ils viennent après Descartes et Hume, des génies tels que Kant, Schopenhauer, Hartmann et Nietzsche suffisent à pouvoir affirmer que la nation allemande n'est pas complètement dénuée de puissance créatrice.

Pourquoi, au surplus, ne pas dire un mot de la science juridique, parvenue déjà à un grand degré de perfection dans le Code Napoléon, mais qui, grâce à un Savigny, à un Ihering, à un Dernburg, à un Windscheid, à tant d'autres brillants génies, tous allemands authentiques, a atteint des sommets qui nous inspirent une admiration émue ? Mais M. Dumur sait-il qu'il y a d'autres grandes salles dans le Palais de la Pensée, à côté de celles des plunitifs, des violoneux et des bellâtres ?

Une semblable attitude constitue une grande faute à l'heure actuelle ; il importe de tenir la balance égale et disjoindre le vrai du faux, le beau du laid, sur les deux plateaux. S'il y a de la lourdeur, de la pesanteur, du touffu dans les cerveaux allemands, il y a souvent dans la mentalité française une grande part de

fluidité, de futilité et de superficialité. Ce qui est lourd est souvent profond et solide au lieu que ce qui est clair et léger ne résiste parfois pas à la moindre épreuve. Que m'importe si je sens l'effort dans certaines œuvres d'art, puisque l'effort est quand même toujours le fonds indéfectible de toute œuvre durable !

Remarquez que celui qui parle ainsi n'a quasiment lu, depuis qu'il sait lire, que des œuvres de littérature, de philosophie, de jurisprudence françaises et qu'il est de ceux qui éprouvent l'admiration la plus vivace et la plus entière pour le génie national français. Il a goûté la splendeur angoissée d'un Pascal, la beauté vigoureuse d'un Racine, les immortelles rêveries d'un Rousseau et la flamboyante sérénité d'un Lamartine. Mais il sait aussi que, de l'autre côté, que l'on qualifie de barbare, des œuvres fortes et durables sont aussi éclosés et qu'elles resteront, tant leur valeur intellectuelle est impérieuse, qu'elles éclairent notre civilisation quoi qu'on prétende et malgré les actes de folie qu'une horde de forcenés a pu commettre sur un territoire innocent.

Ce n'est pas en contestant tout droit de l'Allemagne intellectuelle à l'attention du monde civilisé qu'on flétrira sûrement les abus épouvantables de son armée. C'est au contraire après avoir rendu hommage au talent robuste, à la ténacité victorieuse des grandes intelligences germaniques qu'on aura complètement le droit de déplorer l'œuvre de sang, qui affole à l'heure présente l'âme et le cœur de la vieille Allemagne. Un juge qui veut persuader un criminel de sa culpabilité, ne commence en aucun cas par l'invectiver et le traiter de brute malfaisante et de canaille inculte. Il fait au contraire appel à sa conscience, à celle qu'il a ou qu'il a dû avoir au moins pendant un moment de son existence. Ceux qui fulminent aujourd'hui contre les armées allemandes commencent par contester à l'empire toute contribution au parachèvement de la civilisation par la pensée. En agissant de la sorte vis-à-vis de la patrie des Goethe, des Kant et des plus grands juristes modernes, ils perdent le droit de la réprover au nom de la morale humaine.

Tout autrement raisonnable est l'attitude adoptée par M. Seippel dans l'excellente conférence que je rappelais au début de cet article. Au lieu de tout dénigrer, a priori, dans la conscience germanique, il a posé hardiment la distinction qui s'impose entre la mentalité natio-

nale allemande et les meneurs d'une inepte campagne d'asservissement. Il importe de bien établir cette distinction avant d'ouvrir tout débat. Sans elle, toute invective est hors de portée et toute indignation est presque grotesque.

Les principaux points de la belle conférence de M. Seippel peuvent se résumer à ceci : d'abord, comme je l'ai dit, distinction entre la nation allemande, sa culture, sa mentalité, et le militarisme prussien, qui a sévi avec tant de force ces dernières années, obscurcissant les consciences. D'autre part, hommage à la culture allemande, reconnaissance pour ce que nous lui devons, même nous Suisses romands. En troisième lieu, des précisions sur nos sentiments inébranlables vis-à-vis de la violation de la Belgique, que tout Suisse, en tant que Suisse, doit réprouver de toutes ses forces. Enfin, une péroraison sur le rôle humanitaire que toute la Suisse, sans distinction de races ni de langues, est appelée à jouer auprès de toutes les victimes de cette guerre affreuse.

Rédigée dans un style alerte, vigoureux et coloré, la causerie de M. Seippel a recueilli, à Bâle, les honneurs mérités de l'impression. Je voudrais rapidement, à la lumière des principes par lui exposés et à l'aide des opinions proposées par la brochure de M. Dumur, tirer des conclusions adéquates à l'état de notre conscience nationale.

La conférence de M. Seippel n'a pas eu le même retentissement que celle de M. Spitteler. Je crois que la raison de cette différence réside dans le fait que le poète bâlois avait brusqué quelque peu les sentiments intimes de plusieurs compatriotes Suisses-allemands ; tandis que nous Romands, nous l'avons entendu avec une espèce de délire surpris. Surprise enthousiaste d'une part, dépit d'autre part ; partout on commenta avec chaleur la mémorable conférence.

M. Seippel, interprète des sentiments de droit et de justice qui doivent animer tous les Suisses, quels qu'ils soient, n'a étonné ni les Suisses romands, qui pensent exactement comme lui, ni les Suisses allemands, qui s'attendaient sans doute à voir M. Seippel rehausser la cause germanique avec la même maîtrise avec laquelle, quelque temps auparavant, Spitteler avait célébré le rôle civilisateur de la France et de l'Angleterre.

Quoi qu'il en soit, je crois qu'il résulte des deux opinions

romandes dont je m'occupe ici, que deux gros malentendus nuisent encore à notre harmonie nationale. On s'obstine stupidement, chez nous, à nier la culture allemande, l'esprit allemand, la civilisation allemande. Ils existent pourtant; des centaines de milliers de livres, de revues, de merveilles artistiques, de monuments philosophiques et scientifiques, de chefs d'œuvres littéraires en font foi éloquemment. Le jour où l'on voudra bien se rendre à l'évidence, on aura fait une brèche importante dans la citadelle dédaigneuse où se sont cantonnés les Romands. M. Dumur se résoudra alors à faire la distinction impérieuse entre l'âme de la vieille Allemagne, si profondément comprise par M. R. Rolland, et le militarisme impérial, qui tint si longtemps l'Europe en haleine.

Le second malentendu, déplorable pareillement, c'est la complaisance avec laquelle on a — je n'ose dire légitimé — mais excusé la violation de la Belgique dans les milieux suisses allemands. Là-dessus, nous n'admettons aucune hésitation. Il y va de notre honneur, du principe même de notre existence, de stigmatiser cette sauvage agression. Plus que tous autres, nous, Suisses, nous nous devons de protester avec la dernière énergie contre cette atteinte au droit des petits peuples; plus que tous autres, nous devons réprouber toute transgression des lois de la conscience internationale. Avouons-le, avouez-le plutôt, compatriotes de l'est, votre attitude à cet égard n'a pas répondu à ce que, légitimement, nous pouvions attendre de vous! Votre silence a semblé sanctionner une violence collective qui allait droit à l'encontre de notre raison d'être!

Mais là-dessus aussi, je crois, les idées ont évolué chez nous et ceux qui se sont tus reconnaissent que le silence fut une faute.

La crise aiguë a donc passé. En détruisant, de part et d'autre, les raisons de nos malentendus, nous refaisons petit à petit l'unité d'aspirations et de vœux concernant l'issue désirable des hostilités. En admettant, face à l'évidence, l'existence d'une large culture germanique, la Suisse romande comprend les liens étroits qui unissent ses compatriotes au grand Empire. En condamnant, au nom de la morale des nations, la dévastation de notre noble sœur la Belgique, les Suisses allemands retrouvent le chemin des sympathies romandes et vibrent à l'unisson de nos sentiments les plus profonds et les plus chers.

Nous tombons ainsi d'accord sur cette base essentielle: il y va de notre intérêt vital que l'équilibre européen antérieur soit maintenu. C'est grâce à lui que l'existence de la Suisse est possible et même nécessaire et il est, à cette heure, la seule garantie de notre indépendance politique.

Il y aurait un autre intérêt à ce maintien: c'est par lui seul que les deux cultures humaines qui, jusqu'à présent, ont vécu côte à côte, dans une pure juxtaposition et sans compénétration appréciable de part et d'autre, pourront enfin s'épanouir à plus de lumière par leur combinaison et leur harmonisation. Un vœu semblable n'est guère de mise à cette heure d'aberration collective; et pourtant, notre devoir est de l'exprimer, malgré tout.

FRIBOURG

P. BISE



DIE EINSAME

Von FRITZ ENDERLIN

Auf schwanker Leiter im vollen Baum
Goldene Äpfel pflück ich mir stumm,
Schau weder unter noch über mich
Bin fleißig und seh' nicht herum.

Doch wie ich zum obersten Aste greif',
Muss ich zum Himmel aufschauen,
Und wo der Berg an den Himmel stößt,
Dort steht ein Haus im Blauen.

Wie kam er so freundlich das letzte Jahr!
Die Leiter hielt er mir unter.
Wie glühten die Äpfel! Und wenn er mich bat,
Warf ich den schönsten hinunter.

So still und bleiern die Wolken stehn,
Kein Blatt im Baum tut sich regen.
Mit pochendem Herzen im weiten Feld
Brech ich einsam den schweren Segen.

